

Représentation d' « Athalie »

Après *Polyeucte*, après la *Fille de Roland*, — je serais presque tenté de dire avec Abner, « selon l'usage antique et solennel », (car il est de tradition chez eux de nous élever tout en nous récréant) — les élèves de Combrée nous ont donné le mardi gras la représentation d'*Athalie*. Cette pièce de Racine « le chef-d'œuvre de l'esprit humain », comme l'appelle Voltaire, n'eut que peu de

succès et passa presque inaperçue, à ses débuts du moins ; mais on ne s'en étonne pas quand on sait dans quelles conditions elle fut jouée. Elle avait pour interprètes les demoiselles de Saint-Cyr. Pas de théâtre : rien qu'une chambre à peine décorée, une classe, la classe « des bleues » ; pas de costumes, mais seulement quelques rubans et quelques perles sur les habits de tous les jours. Conçoit-on la prophétie de Joad passant par la bouche d'une petite fille en robe de classe ! Et les fureurs d'Athalie ou de Mathan ! Et le mystérieux sanctuaire ! Et les lévites armés prêts à mourir pour leur roi !... Et si l'on veut bien songer que la représentation eut lieu devant un auditoire rempli des préjugés jansénistes contre le théâtre chrétien,

De la foi d'un Chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles,

on s'explique très bien et on aurait pu prédire à M^{me} de Maintenon désolée... ce qui est arrivé.

Ici le succès d'Athalie a été complet pour les raisons contraires. Et d'abord, au risque de réveiller sur cette question de compétence le problème irritant du féminisme, au risque même d'entendre résonner à mon oreille le mot de Philaminte à Lépine : Le lourdaud !, je me demande sincèrement si des jeunes gens vigoureux comme ceux que nous avons admirés, ne sont pas mieux désignés pour les rôles d'Abner, de Joad et même de la *virago* que devait être Athalie. Mais mettons qu'il n'en est rien. En tout cas, plus heureux que les petites pensionnaires de Saint-Cyr, nos acteurs avaient devant eux un auditoire d'élite, épris de la beauté du christianisme et depuis longtemps brouillé avec la poésie étroite et mesquine de Boileau.

A maintes reprises ses applaudissements spontanés ont prouvé qu'il entrait parfaitement dans les grandes pensées et les sentiments sublimes du poète. Il faudrait rappeler aussi ces costumes orientaux, amples, luxueux,

éblouissants de couleurs et de lumineux reflets, et qui — détail important pour les connaisseurs — avaient encore pour eux le mérite d'une exactitude poussée jusqu'à la minutie. A l'habileté avec laquelle ils ont été choisis, l'art qui a présidé à leur ajustement, vous reconnaissez le maître d'histoire pour qui les civilisations disparues n'ont pas de secret : lui aussi manquait aux théâtres du xvii^e siècle. Et que dire du beau panorama scénique qui s'allongeait devant nos yeux émerveillés en une enfilade de colonnes ! Elles zèbrent de leurs lignes bariolées le fond clair de la scène. Il manque au dernier plan le prestigieux saint des saints, le sanctuaire mystérieux,

Lieu terrible où de Dieu la majesté repose ;

mais on le devine en côté derrière la porte qui donne accès aux appartements du grand-prêtre. En somme, la pensée qui a conçu ce plan et la main qui l'a exécuté ont su tirer tout le parti possible d'une scène malheureusement trop exigüe (1). Le vestibule, où va se passer l'action, est spacieusement ouvert : la table sur laquelle repose le Livre de la loi et le trône frappent immédiatement les regards. Lorsque dans ce décor historique évoluent les personnages de la pièce, roi et reine, prêtres du vrai Dieu et prêtres de Baal, officiers et lévites, enfants, c'est pour nous comme une intéressante évocation du peuple juif qui nous a donné notre Dieu. On connaît l'axiome dédaigneux et tranchant d'Aristote : « Le spectacle est affaire de machiniste et non de poète. » Renvoyons le philosophe à ses syllogismes et nous, qui ne pouvons plus nous contenter de ces éternelles conversations sous un lustre dans un décor tout idéal, remercions les précieux machinistes de leur mise en scène précise, variée, frappante et vivante

(1) Grâce aux largesses d'un ancien élève, elle sera remplacée par une plus vaste dans une grande salle rectangulaire, qui se construit dans le jardin de l'infirmerie, le long de la cour des Grands.

comme un palais d'Orient. Dans *Athalie*, plus encore que dans les autres pièces classiques, elle était nécessaire parce que, loin de distraire de l'intérêt qu'on porte au drame lui-même, elle joue son rôle dans la pièce, elle sert à mettre mieux en lumière la grande idée religieuse, l'intervention de Dieu dans le monde pour abattre et édifier les empires.

Rappelons en quelques mots les événements du drame. *Athalie*, descendante des rois d'Israël par Achab, son père et Jézabel, sa mère, était veuve de Joram, roi de Juda ; à la mort d'Ochosias, son fils, elle usurpa le trône de Juda en assassinant tous les membres de sa famille : seul, Joas, fils d'Ochosias et petit-fils d'*Athalie*, fut soustrait au carnage par Josabeth et élevé dans le temple sous le nom d'Éliacin. Sept ans après, le grand-prêtre Joad, jugeant l'heure de Dieu venue, se prépare à renverser l'usurpatrice et à couronner Joas. Il donne rendez-vous à Abner dans le temple pour la troisième heure et reconforte son épouse alarmée des nouveaux périls où Joas « est près de rentrer ». Cependant *Athalie*, troublée, obsédée par le souvenir d'un songe affreux, vient dans le temple, où elle aperçoit Éliacin, le même enfant, « couvert d'une robe éclatante,

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à sa pensée ».

Elle demande conseil à Mathan et Abner. Le premier suggère de mettre l'enfant à mort, le second le défend ; *Athalie* se résout à l'interroger. Les réponses de Joas augmentent son angoisse. Elle quitte le temple la menace à la bouche. Au troisième acte, message de Mathan qui réclame Joas au nom d'*Athalie*. Le grand-prêtre se décide à hâter le couronnement et en présence du chœur, prédit les destinées de Sion. Bientôt Joas est sacré, les lévites lui jurent fidélité et, excités par le chœur, s'apprêtent à défendre le temple cerné par les troupes d'*Athalie*. Abner,

envoyé par Athalie, conjure Joad de sauver le temple en livrant l'enfant. Joad feint de se rendre et fait venir Athalie. Sur l'ordre du grand-prêtre on écarte un rideau et le petit roi Joas apparaît sur son trône à la reine épouvantée. Elle appelle ses soldats — mais à la nouvelle qu'apporte Ismaël de son armée dispersée, comprenant qu'elle est vaincue elle exhale sa colère et ses blasphèmes, pendant que les lévites l'entraînent hors du temple pour l'égorger.

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !

Ces apostrophes haineuses d'Athalie nous rappellent au dénouement ce que nous avons ressenti tout le long du drame. Le grand personnage, ou plutôt l'unique, depuis le premier vers jusqu'au dernier, c'est Dieu, Dieu invisible, immuable, caché derrière le voile du Saint des Saints, mais partout senti, partout présent par son action. Les autres personnages ne tirent tout leur relief que de l'attitude qu'ils adoptent par rapport à Lui ; tous ils sont principalement ou des amis ou des ennemis de Dieu, et les prendre pour autre chose c'est se méprendre grandement, c'est se condamner à ne rien comprendre au drame. Voici d'abord dans le camp ennemi, *Agar*, une suivante d'Athalie, dont l'attitude, l'expression de visage bien rendues par *M. Guyon*, dans les emportements de la reine, montrent combien elle embrasse son impiété. Le confident de *Mathan*, *Nabal*, presque un comparse comme *Agar*, en dit cependant assez pour nous prouver que sa haine, aussi féroce que celle de son maître, est cependant originale : *M. Peltier*, par son ton de voix sceptique et dégagé, nous a montré tout ce qu'elle a de cupide et d'intéressé, haine de liquidateur — un Duez antique — avide de se jeter à la curée du temple, « riche proie, dont il espère sa part. » *M. Descoings*, notre ancienne *Pauline* dans *Polyeucte*, figurait avec aisance un rôle aux antipodes de l'autre,

celui du prêtre apostat Mathan. Il attisait la fureur de la reine, il la poussait aux pires extrémités, il débitait ses maximes d'Etat immorales, il scandait le fameux dilemme avec une placidité, un calme à faire frémir — c'est vraiment le Combes de ce temps-là — ; et quand, dans l'entretien qu'il a avec son ami, il montrait les hideurs de son âme ulcérée, quand, tour à tour passionné, sceptique et railleur, il disait l'ambition, qui le dévore, son indifférence pour « le fragile bois » qu'est Baal et son désir de voir tout — en particulier le temple — réduit à feu et à sang (oh ! ces rénégats qui ne peuvent voir une église), nous frémissions jusqu'à la moëlle des os et nous priions Dieu intérieurement d'écarter de telles gens du trône des rois ou des... antichambres de nos ministres.

C'est Mathan, l'âme damnée d'Athalie, c'est lui dont Dieu se sert pour la conduire à sa perte. Dans la lutte qu'elle engage contre un ennemi redoutable, elle doit succomber. Déjà, après le songe, au grand étonnement de Mathan qui l'avait connue « éclairée, intrépide »,

Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme.

De temps à autre, elle a encore des ressauts de fierté et de courage, mais c'est pour retomber bientôt dans la peur, l'indécision et le doute. *M. R. Cellier*, s'il n'a pas la carrure et la taille de l'Athalie qu'on aime à imaginer, en a, du moins, toute la fougue et l'emportement. Ses gestes sont naturels, variés, très significatifs, sa figure mobile reflète parfaitement les nombreux sentiments, terreur, orgueil, désir de vengeance, qui traversent cette âme bourrelée de remords.

J'ai hâte de sortir du temple de Baal pour entrer dans la compagnie des amis de Jéhovah. Voici tout d'abord le grand-prêtre, Joad, le lieutenant de Dieu. Type de conspirateur, esprit étroit et sectaire d'après les critiques qui ne comprennent rien à la grande idée d'Athalie, — fin poli-

tique, habile à manier les hommes, à profiter des circonstances, sans doute, mais avant tout prophète de l'ancienne loi et prêtre du Très-Haut, qui craint son Dieu, espère en Lui seul et veut étendre son règne, *M. Réthoré* a bien le physique de l'emploi. Avec sa mitre d'or coiffant son auguste chef, le rational aux douze pierres précieuses retenu par des cordons d'hyacinthe et posé au milieu de sa poitrine sur l'éphod de pourpre et d'écarlate, la tunique de fin lin tombant droit sur ses pieds, il a vraiment bel air et impose le respect. C'est bien le premier des hommes, le plus grand après *Celui qu'on ne mesure pas*. Sa voix grave et quasi-sépulcrale scandé les phrases avec lenteur et des poses calculées. Avec quelle fougue il apostrophe Mathan et le chasse du temple ! Et ses conseils à Abner découragé ! Et ses prophéties sublimes sur l'avenir de Sion ! Peut-être — je n'en suis pas très sûr — eut-on désiré qu'il ne restât pas si constamment au-dessus de la nature humaine et — les grands passages y auraient gagné par contraste — qu'il eut un langage plus simple, plus paternel avec ses familiers.

J'ai beaucoup goûté — qu'on me pardonne cette faiblesse — *M. David* dans son rôle de Josabeth. Si je ne me trompe, il a été très bon de naturel et de grâce larmoyante. C'est qu'aussi bien il faut tout dire, ce rôle est facile, parce qu'il est sympathique. On aime tant les mères qui tremblent pour leurs fils ! Et Josabeth — je veux dire *M. David* — a toujours peur pour ses enfants, pour le petit Joas surtout. A côté de la foi résolue du grand-prêtre, son époux, c'est la foi timide, toujours anxieuse de l'avenir. Elle a du courage et de la fierté ; en face d'Athalie même elle sait parler haut et ferme, elle fait éclater son mépris et son indignation devant Mathan qui vient apporter la paix à condition qu'on lui livre Joas ; digne et fière comme ces vaillantes mères campées devant l'Etat moderne qui consent à traiter à condition qu'elles abandonnent leurs

enfants pour les jeter dans l'école corruptrice, elle refuse avec indignation.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

Mais enfin comment ne serait-elle pas effrayée des malheurs qui s'apprêtent à fondre sur sa maison ?

Un autre qu'elle — chrétien solide et brave soldat pourtant, — Abner, a bien peur lui aussi. Et voilà, ce semble, la meilleure excuse pour les larmes de Josabeth. *M. Briant* a tenu avec art ce rôle en somme assez ingrat d'Abner, le *rallié*, qui sert Athalie avec plus de résignation que d'ardeur, serviteur loyal sans doute du nouveau pouvoir parce qu'il croit tout autre impossible, mais gardant au fond du cœur un souvenir ému des anciens rois, et prêt à faire défection quand leur héritier sera miraculeusement rendu. Dans le camp des ennemis, il est utile à son Dieu et détourne ou arrête les coups que prépare Mathan. Il a pour lui la franchise ; s'il conspire, c'est un conspirateur sans le savoir, et rien de plus sincère que sa réponse aux reproches d'Athalie :

Reine, Dieu m'est témoin...

mais il ne peut aller plus loin. Venger Athalie !

Sur qui ? Sur Joas ! Sur son maître !

Il aime mieux se jeter à ses pieds. — A la suite de « cette loyale et fière épée » — pour être complet — il faut signaler en regrettant qu'ils n'aient pas été plus nombreux *MM. Bourgeois, Péteul, Lerays, Desmats, Bazin*, figurant Azarias, Ismaël et les autres lévites, d'ordinaire graves et méditatifs comme des séminaristes en oraison, mais qui à l'occasion savent eux aussi ceindre les armes pour protéger Joas et sabrer les ennemis de Dieu. Le message d'Ismaël annonçant la victoire finale résonne comme un coup de cliron sur la scène.

Le *xviii^e* siècle traitait dédaigneusement Athalie de pièce « enfantine », entendez qu'elle a trop de rôles d'enfants. C'est qu'en effet, pour le *xviii^e* siècle — le vagabond de Rousseau n'ayant pas encore fait la leçon aux parents, — l'enfant était une charge. A Combrée, une des raisons pour lesquelles Athalie a été si goûtée, ce sont les enfants. Il n'y avait là rien qu'un public qui les aime — professeurs graves dont l'âme, quoi qu'en disent ceux qui voudraient leur enlever la jeunesse, n'est pas insensible, parents heureux du bonheur de leurs enfants. Et comment résister aux charmes de ces mignonnes petites têtes blondes et brunes, enguirlandées de fleurs, qui chantaient à ravir les louanges du Très-Haut. *M. Kettel, Guénault, B. Descoings, R. Provost, Guilleux, Renier, M. Provost* font de délicieuses petites filles de la tribu de Lévi. Salomith — représentée par *M. Drouet* — guide ses compagnes. Tandis qu'elle a la douceur triste de sa mère Josabeth, Zacharie, son frère, a déjà la fougue de son père Joad. Notre Zacharie, *P. Naveau*, a rendu son rôle avec aisance. Avez-vous remarqué avec quel orgueil il rapporte l'apostrophe courroucée de son père contre l'usurpatrice et comme il est déjà digne du grand prêtre quand il arrête lui-même Mathan sur le seuil du temple ? Nabal s'étonne de son « audace hautaine ». J'arrive enfin à celui qui, malgré sa petitessese — c'est un bambin de huit ans — est le drame tout entier, à Joas, le légitime roi qu'il s'agit de restaurer. *P. Cellier* qui a l'âge du vrai Joas, en a aussi toutes les qualités, la curiosité éveillée, la piété filiale et l'intelligence

Et déjà son esprit a devancé son âge.

Avec quel à-propos et quel sang-froid — aux applaudissements des spectateurs émerveillés — il répond à l'interrogatoire de la reine et lui rive son *clou* ! Comme il est naturel dans ses étonnements, dans ses gestes d'effroi, sa précipitation à s'échapper des mains d'Athalie pour se

réfugier dans les bras de Josabeth ! Dire qu'un si bon petit enfant, grisé par le pouvoir, tournera mal ensuite et tuera Zacharie pour lequel il a une touchante affection ! Dieu ! qu'il est donc difficile d'être roi !

Vous le voyez, nous avions une bonne troupe ; du plus petit acteur jusqu'au plus grand, de Joas à Joad en passant par Athalie, ce sont tous d'habiles gens, savants dans leur art et déjà au courant des délicates lois de la psychologie des foules. Grâce à qui ? Je n'ai pas besoin de le dire. Dans les réparties si futées du petit Joas, Athalie découvre avec dépit l'œuvre de Josabeth et de Joad. « J'aime à voir comme vous l'instruisez, dit-elle : » pour nous c'était avec plaisir et reconnaissance que, dans toute la soirée, des qualités des acteurs nous nous reportions à notre maître de troupe, à son bon goût, son esprit de discernement, sa culture classique, sa science scénique, et aussi à sa patience, sa fermeté et son inlassable persévérance. En le voyant aux prises avec sa besogne depuis de longs mois, j'ai eu quelque idée des difficultés du métier de chef de troupe. Mais à sentir le plaisir qu'il a causé, à entendre les applaudissements qui ont couvert ses acteurs, M. l'abbé *Body* a dû être payé de ses peines, puisqu'il faisait plaisir aux parents, à nos élèves et aux professeurs. Il a procuré à tous une agréable soirée dramatique.

Agréable aussi par ses chants — je veux dire les chœurs d'Athalie, bien entendu, — car tout autre eût été déplacé sur la scène, presque un sanctuaire, et le petit Joas nous eût vite rappelé à l'ordre :

Tout profane exercice est banni de son temple.

Nous entendîmes donc avec lui « chanter de Dieu les grandeurs infinies, » et bien chantées, je vous assure, comme elles devraient l'être partout. Et que c'est beau ! Quelle variété, depuis l'impression de force et de grandeur : Tout

l'univers est plein, etc., jusqu'au doux leit motive : D'un cœur qui t'aime ! Merci aux petites de la tribu de Lévi, aux exécutants du chœur, aux chefs d'orchestre MM. *Leroy* et *Body*, à l'accompagnatrice, dont le jeu varié, toujours parfaitement accommodé, dirigeait habilement les voix sans les couvrir. Dans le dessein de Racine, le chœur aussi est un personnage, comme Dieu, comme la scène elle-même : ses entrées et sorties, ses chants ont pour but de préciser, d'éclairer l'action. C'est là le grand art d'Athalie : monopoliser pour ainsi dire tous nos sens, et, pour me servir d'un mot philosophique barbare mais expressif — rendre notre attention *monodéiste*, c'est-à-dire tournée vers un point unique, sans cesse ramenée à l'idée du Dieu puissant, qui restaure un trône et renverse les méchants.

Aussi sommes-nous sortis de la salle grandis à nos propres yeux, tout pénétrés des sentiments religieux du grand prêtre et du petit Joas. Nous ne nous étonnerons plus de rencontrer des Mathan et des Athalie sur notre chemin — la race des méchants est toujours levée contre Dieu ; nous comprendrons — ce qui dépasse l'âme vile d'un Nabal — que l'Église se laisse dépouiller plutôt que de sacrifier quelque chose de sa divine hiérarchie ; nous ne nous arrêterons pas aux paroles doucereuses des persécuteurs, ni aux compromis que viendront nous proposer les Abner ; nous ne gémirons pas avec ceux qui trouvent « l'arche sainte toujours muette, » nous reconnaitrons les secours que Dieu nous envoie ; nous ne mettrons point notre espoir sur des Jéhu quelconques, lesquels n'ont pour servir la cause de l'Église,

Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures,

nous compterons sur Dieu seul, attendant son heure sans impatience, assurés qu'il nous accordera la victoire pourvu que nous agissions selon nos croyances. Le beau mot de

Joad à Abner, nous l'entendrons toujours comme un appel pressant à la lutte contre l'oppresseur :

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

Eugène TERRIEN.
